

Simone Lannezval (Madame Clottu)

Ravensbrück

Matricule 54 785

“Après mon arrestation le 5 Février 1944 et un premier interrogatoire au Château Franc, je fus emmenée en gare d'Ambérieu-en-Bugey avec plusieurs autres personnes appréhendées elles aussi dans la vallée de l'Albarine.

Je fus de nouveau questionnée à l'Hôtel Terminus puis reconduite au buffet de la gare ; je m'y suis retrouvée la seule femme au milieu d'une vingtaine d'hommes. Des ouvriers de Saint-Rambert nous ont aperçus et nous ont donné des cigarettes. Il y aurait peut-être eu une possibilité de se sauver de la gare. Mais, en songeant aux conséquences que cela pouvait entraîner, j'ai préféré m'abstenir. (Je savais pertinemment que la Gestapo aurait pu s'en prendre aux membres de ma famille et je ne voulais à aucun prix courir un tel risque).

Le lendemain, nous fûmes transférés à Montluc. Je fus enfermée cellule 17 avec cinq femmes venant de Saône-et-

Loire. La prison était bondée. On m'emmena à l'Ecole de Santé pour subir différents interrogatoires. Je me rappelle la baignoire du sous-sol qui servait d'accessoire aux Français et aux Allemands qui posaient les questions. Ceux-ci étaient d'ailleurs fort bien renseignés sur mon emploi du temps lorsque je me rendais à Chambéry, les personnes que j'y rencontrais, le nombre de visites que je leur avais faites, les horaires... Ils auraient voulu me faire parler d'un tas de choses que j'ai prétexté ignorer.

Quelque temps après, nous fûmes transférées à la prison de Romainville dans la région parisienne, en train jusqu'en gare de Drancy, en camions ensuite. Nous y restâmes internées jusqu'au 9 Avril 1944. Ce jour-là, fête de Pâques, nous prîmes le départ pour Ravensbrück. La Croix-Rouge nous avait distribué des colis qui contenaient entre autre, de la confiture qui nous a donné très soif tout au long de cet interminable voyage de cinq jours, à soixante-douze par wagon. Nous avions quelques arrêts pendant la nuit pour refaire la provision d'eau et nous dégourdir les jambes. Il n'y avait qu'une seule tinette pour toutes ces femmes qui vivaient dans une promiscuité parfois difficile à supporter.

Nous échouâmes à Szczecin (Stettin), sur l'Oder en bordure de la Baltique. Mais il n'y avait plus de place. Nous retournâmes donc sur Ravensbrück, un camp construit en 1939, près du Lac de Furstenberg, dans le Meklembourg.

C'est là que nous fîmes connaissance avec l'univers concentrationnaire. Les baraques alignées, les miradors, le premier tri : les plus jeunes d'un côté, les plus âgées et les malades de l'autre. Ensuite, la fouille méticuleuse par les Kapos insolentes et brutales, la coupe de cheveux, la douche, la robe rayée et la quarantaine.

On nous avait parquées dans une baraque isolée. On nous faisait des piqûres. A côté de notre baraquement s'étendait le bain des communs, “le bain à Himmler”, qui abritait des criminelles. La femme qui commandait le camp était elle-même condamnée à vie.

Chaque détenue portait, cousus sur le côté gauche de sa robe, un triangle de couleur et une bande de tissu où figurait le numéro matricule. Pour ma part, le triangle était rouge car j'appartenais aux politiques et j'étais le numéro 54 785. Le triangle violet était attribué aux déportées de droit commun, alors que le jaune était réservé aux Juives (qui par la suite quittèrent Ravensbrück pour un camp qui leur était entièrement destiné).

Sorties de la quarantaine, nous apprîmes à connaître les terribles “appels” qui n'en finissaient pas, qui se multipliaient matin et soir quel que soit le temps et qui n'étaient souvent que des punitions déguisées. Nous découvrîmes le travail exténuant qui devint notre lot quotidien : décharger des pierres de taille des péniches arrivées par le fleuve. Nous nous étions retrouvées quatre filles de gendarmes. Au bout d'un

certain temps, nous avons refusé de travailler. Nous avons été frappées sur la péniche. Quand nous fûmes rentrées au camp, on nous a fait sortir des rangs. Le lendemain, avec bagages, nous fûmes embarquées dans un train. A travers les interstices du wagon, nous apercevions une campagne riante et de jolies petites maisons. Cette vision si paisible nous rendait l'espoir : "Nous allons être sauvées !"

Nous étions en Tchécoslovaquie mais en guise de liberté, c'est le camp disciplinaire d'Holleischen qui nous attendait.

Les conditions de vie étaient très dures. On travaillait douze heures de jour comme de nuit. Quand c'était la semaine de l'équipe de nuit, nous ne parvenions pas à nous reposer pendant la journée car il y avait des appels sans arrêt. Nous avons fait des tas de choses : couper des arbres, préparer du ciment, travailler au phosphore... Les contremaîtres qui surveillaient le chantier étaient des soldats de la Guerre de 14 qui se montraient plutôt bienveillants avec les déportées. Tandis que le Kommando était dirigé par des SS, arrogants et cruels, qui employaient couramment "la schlague". Je me souviens des vingt-cinq coups de bâton que m'a administrés un Polonais pour me punir de mon insoumission. Les Françaises en effet, d'une façon générale, étaient moins souples, plus indisciplinées, ne faisaient jamais du rendement. La nourriture consistait la plupart du temps en une sorte de soupe, bouillon clair où flottaient quelques légumes. Le matin, une tasse de soit-disant café. On gardait souvent cette eau colorée pour faire notre toilette. Le soir, les yeux grands ouverts sur notre infâme paillasse, parfois nous nous donnions des recettes de gâteaux que nous connaissions et que nous referions, notre liberté retrouvée. J'ai d'ailleurs noté ces recettes sur des feuillets de papier que j'avais pu me procurer et je les ai encore.

Avec nous se trouvait Madame Michelin, mère. Je ne sais comment son fils était parvenu à la voir. Il lui avait apporté un colis. Elle n'a rien gardé pour elle, elle a tout distribué aux plus jeunes - elle-même était la doyenne du Kommando et la personnalité la plus connue; c'est pourquoi les Allemands l'avaient tondu deux fois -

(A Ravensbrück avaient été déportées Geneviève De Gaulle, Madame de Lalorency, femme du Général Gouverneur du Tchad et la Comtesse Solange de Luze qui, bien que notabilités, ne jouissaient pas d'un traitement de faveur.)

Nous étions parfois avisées des événements extérieurs par les messages des prisonniers français qui venaient charger dans les usines. Nous avions convenu d'une boîte sur laquelle ils traçaient une croix de Lorraine quand il y avait quelque chose à trouver. C'était quatre ou cinq cigarettes ou un papier déchiré en plusieurs morceaux et qu'il fallait reconstituer pour lire le message. C'est ainsi que nous avons appris que Paris

avait été libéré. Mais nous ne comprenions pas pourquoi la guerre continuait encore au cours de cet hiver interminable.

Cependant, lorsque ça allait mal pour les Allemands, nous nous en rendions compte à l'attitude de nos geôliers qui multipliaient les coups et les punitions.

Et puis, après des jours et des jours de misères, de souffrances, de désespoir et d'espérance, ce fut la libération du camp.

Cinq jours de pilonnage intensif et enfin, à midi, les portes volent en éclats : les partisans tchèques, polonais et les soldats américains apparaissent.

Il n'y a pas de mots assez forts pour décrire le bonheur de ces femmes qui, ne pensant plus à leurs maux, s'élancent vers la vie qui renaît, accueillir leurs sauveurs !

Malheur aux Kapos qui se trouvaient sur leur passage ! Même si elles n'avaient guère de force avec leurs trente kilos, les déportées se sont ruées sur les gardiennes qui les avaient tant brimées et il aura fallu la force et l'énergie des soldats pour les séparer. J'ai toujours en ma possession le képi d'une Kapo. De temps en temps, je le regarde et je pense à cet enfer qui fut le nôtre en me demandant comment de telles horreurs ont pu exister...

Après la libération du Kommando d'Holleischen, on nous logea dans des villas vides pendant une quinzaine de jours. Je me suis trouvée avec mes camarades dans la maison du Tchèque qui commandait le camp ; il était charcutier de métier et en plus s'appelait "Cochon".

Nous nous sommes bien sûr lancées sur la nourriture, particulièrement le chocolat que nous donnaient les Américains. Je me souviens que nous étions terriblement malades : maux de tête, vomissements... Il fallait réapprendre à manger.

Réapprendre aussi à dormir dans un lit. J'avoue que cela nous a été impossible les premiers temps. Nous nous étendions à même le sol sur une couverture.

Après ce que nous avons vécu, les déchéances auxquelles on nous avait soumises, ces premiers jours de liberté, la gentillesse et les soins dont nous étions entourées, étaient pour nous un baume qui apaisait notre douleur.

C'est par camions militaires qu'à travers la Tchécoslovaquie et l'Allemagne nous avons rejoint Wursburg, non loin de la frontière française. J'ai encore en moi le souvenir de la ville de Nuremberg, dévastée, où dans les rues encombrées de gravats, gisaient, disloqués, des pianos.

Quelques-unes de nos compagnes qui étaient très malades, ont été rapatriées par avion sanitaire, en particulier une religieuse qui avait fait un début de tuberculose.

Ces gros camions nous secouaient, mais nous ne nous en plaignions pas. Durant les arrêts, les gens nous accueillaient avec beaucoup de chaleur humaine. C'était le mois de mai. Jamais, le printemps ne nous avait paru si beau.

A Wursburg, on nous a désinfectées et soignées. Nous avons finalement quitté nos horribles robes de bagnards et nous avons revêtu des tenues décentes.

Par le train, nous sommes rentrées en France. Paris... Les rues ensoleillées, les marchandes des quatre saisons qui nous offraient des fleurs et nous versaient dans les mains les cerises de leurs paniers ! Le Lutetia où nous fûmes reçues comme des princesses...

Et puis, quinze jours après, nous nous séparâmes, chacune repartant vers les siens. Quelques larmes, assurément : on ne peut avoir supporté tout ça sans que des liens d'amitié et d'affection ne se soient créés. Mais ce ne sont pas des larmes amères.

J'ai pris le train de Bourg-en-Bresse, puis celui de Saint-Rambert.

Une dure surprise m'y attendait, la dernière que j'aie pu imaginer. Je n'avais plus de foyer.

Heureusement, les amis étaient là et leur soutien m'aida à passer le cap..."

Simone Clottu